

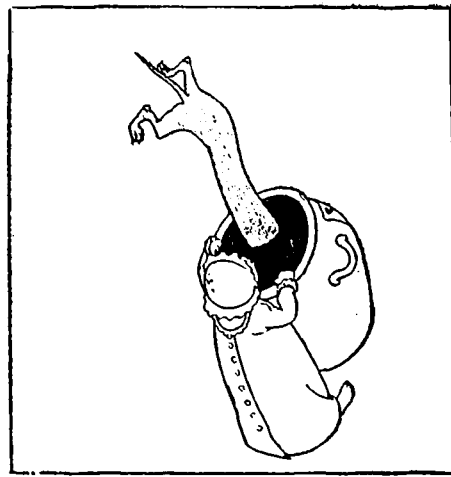
L'UNION FAIT LA FORCE



I
Curiosité.



II
—Que c'est bon !



III
Trop bon.



IV
Des pieds jusqu'à la tête. —Que faire ?



V
—Attends un peu, lui dit Pataud en langage de sourd-muet.



VI
Un service en attire un autre.

LES PHARMACIENS AUX ÉTATS-UNIS

Croyez m'en, chers lecteurs, s'il en est parmi vous qui désirent faire fortune aux États-Unis, il n'est rien de mieux que d'aller vous y établir pharmaciens. Par ici, une pharmacie vaut une mine d'or.

Afin de vous convaincre, laissez moi vous raconter comment je fis la connaissance de ces magasins étonnants et immenses appelés "Ding store", mais qu'un Français nommerait justement "Entrepôts généraux de marchandises de toute sorte."

Lorsque je débarquai à New-York, le dimanche 15 juillet 1888, vers huit heures du matin, la première personne que j'aperçus fut mon ami William P... donc j'avais fait la connaissance à Paris, où il vient tous les ans dépenser en quatre mois les monceaux d'argent qu'il gagne à New-York pendant les huit autres mois.

En France, il ne vit que pour le plaisir ; en Amérique, pour le "Business".

William avait promis de me servir de guide à New-York, et je n'ai pas eu à regretter de m'être confié à lui. Le dimanche matin, nous déjeunâmes, vers midi, au fameux restaurant Dolmonico, le Bignon américain.

Après un excellent repas, nous décidâmes d'aller au Grand Central Park — qui n'est pas central du tout, attendu qu'il est situé à plusieurs kilomètres du centre de la ville. — Nous nous dirigeâmes donc vers la station du chemin de fer qui devait nous conduire au Park. William avait à la boutonnière de sa jaquette une rose superbe dont les vives couleurs et le parfum m'avaient, depuis le matin, taquiné la vue et l'odorat.

—Quelle jolie rose vous avez là, William, dis-je enfin tout en marchant.

—Magnifique, n'est-ce pas ?

Puis, après un rapide coup d'œil à ma boutonnière :

—Ah ! pardonnez-moi, j'aurais dû songer à vous en offrir. Mais mieux vaut tard que jamais.

Il s'arrêta, et regardant autour de lui :



VII
Tout est bien qui finit bien.

—Voyons, dit-il il doit y avoir ici un pharmacien ?

—Un pharmacien ! m'écriai-je : pourquoi faire ? Êtes-vous indisposé ?

—Mais non, mon ami... pour acheter des fleurs !

—Des fleurs ! chez un pharmacien ?

—Mais oui, vous allez voir.

A quelques pas, il y avait un pharmacien. Aux États-Unis, il y en a un à presque chaque coin de rue, et chez celui-là comme chez les autres, on vendait des fleurs d'une fraîcheur exquise.

Après dîner nous remontâmes Broadway, la rue la plus importante de la ville.

—Voulez-vous fumer ? me demanda William. Nous avons à New-York les meilleurs cigares du monde,

—En vérité ! j'en essaierai un avec plaisir.

—Voyons, dit-il en s'arrêtant, il doit y avoir, par ici, un pharmacien.

—Encore ! pour des cigares ?

Et, en effet, nous trouvâmes chez le prochain pharmacien d'excellents londrès

Nous nous dirigeâmes bientôt du côté de mon hôtel. En route, je me souvins que j'avais dans ma poche un certain nombre de lettres écrites sur le bateau pendant la traversée.

—Où est la poste ? demandai-je à mon ami.

—Inutile d'aller à la poste, dit-il, nous avons, à chaque coin de rue, une boîte aux lettres. La levée est faite toutes les heures dans ce quartier-ci.

—Parfait, dis-je, mais je n'ai pas de timbres américains.

—Oh ! rien de plus facile, reprit William. Il doit y avoir, par ici, un pharmacien ! Tous les pharmaciens vendent des timbres comme ils vendent les fleurs, les tabacs, les cigares, les vins, les cognacs, les champagnes, les cannes, les portemonnaie, les portefeuilles, les bonbons, les billets de concert, les rasoirs, les couteaux, les allumettes, le papier à lettres, la parfumerie ! Que vous dirais-je ? ils vendraient de l'eau bénite si l'Eglise ne s'y opposait !

Comme on m'avait assuré que les botines étaient très chères en Amérique, j'en avais apporté une dizaine de paires, et afin de ne pas payer les droits d'entrée, je les avais toutes mises sur le bateau. Le soir de mon arrivée, je rangeai les dix paires de botines à ma porte, pensant que le garçon les cirerait. Mais aux États-Unis, les garçons ne s'abaissent jamais jusqu'à cirer les bottes, aussi retrouvai-je toutes les miennes crottées, le lendemain, dans le même ordre que je les avais rangées.

Vers onze heures, mon ami vint me chercher et nous sortîmes ensemble. Nous n'avions pas fait cent pas, que je m'arrêtai et que je lui demandai :

—Dites donc, William, y a-t-il un pharmacien par ici ?

—Pourquoi faire ?

—Je... je... je voudrais faire cirer mes bottes.

—Non, répliqua-t-il en éclatant de rire, c'est la seule chose que vous ne puissiez pas obtenir chez un pharmacien américain... et encore !...

Vous le voyez, lecteurs, si vous voulez faire fortune aux États-Unis, établissez-y une pharmacie.

(Petite Revue maritime.)